



Une vengeance à trois voix

ENCORE ! Avec lui, ça n'arrête pas. Tout le temps en train de demander de l'argent. Cette fois, sa mère en a assez. C'est un non catégorique. Pourtant, Raul n'est plus un gamin. Là, il doit 8 000 euros à un individu sûrement mafieux. On ne sait pas ce qui s'est passé. Le problème n'est pas là. Raul en fait une sorte de test. Il a toujours pensé que sa mère ne l'aimait pas. Le bras de fer dure depuis une éternité. À quand remonte la blessure ? Sans doute à ces vacances à la campagne, quinze ans auparavant. Là-bas, l'été était brûlant. Raul jouait avec un enfant du coin, qu'il martyrisait plus ou moins. Entre le riche et le pauvre, le citadin et le paysan, les rapports étaient spéciaux, tendus. Aujourd'hui, Fermin possède des vignes. Il en parle avec professionnalisme et sentiment. Le vin est une philosophie. Il suffit de savoir attendre. Raul a découvert, sous forme de cahier contenant des dessins, un secret entre sa mère et son ami de l'époque. Il revient dans le village dont Fermin n'a pas bougé. Cette histoire de vengeance est racontée à trois voix. Elles se complètent,

s'enrichissent, se chevauchent. Elles éclairent le passé, braquent le projecteur sur des zones différentes. Les souvenirs ne sont les mêmes pour personne. Entre les deux garçons flambait cette sourde rivalité. Chacun a sa version. Les malentendus pleuvent, dans un paysage écrasé de chaleur. Les phrases avancent, tranquilles, évidentes. Cela donne de beaux instants : cet après-midi dans la maison de Fermin, le parfum de crème à bronzer, les mains qui s'égarant, ce rose au front. Il y a les ceps, les arbres, les collines. Comment se réconcilier avec soi-même ? Chacun a sa version. Il y a des leitmotivs, un rythme, de la nostalgie. Fait divers dans les chais ? Pas seulement. Des vies étaient en jeu. Nul ne s'en doutait sur le moment. Un soleil noir brillait sur la piscine. Dans le rétroviseur, ces semaines acquièrent une force, une densité que les protagonistes ne soupçonnaient pas. Luisa Etxenike dresse l'inventaire de ces malentendus, avec un flou, une délicatesse à la Modiano. Le livre est fort, émouvant, gracieux. Il a quelque chose de stylé et de météorique. Il y est question de fidélité et de regret. Tout cela à pas comptés, l'air de ne pas y toucher, comme dans *Soie* de Baricco. Contrairement aux avis des spécialistes, le roman se lit cul-sec. On ne peut pas s'en empêcher. La littérature, c'est comme le vin : toute une culture, une civilisation entière.



LE RAVISSEMENT DE L'ÉTÉ

De Luisa Etxenike,
traduit de l'espagnol
par Carole Hanna,
Robert Laffont, 189 p., 19 €.